

Préface

Quand ils ont publié en 2003 la première édition du classement international de Shanghai des universités, les trois chercheurs de l'Université Jiao Tong de Shanghai responsables de cette initiative ne s'imaginaient sans doute pas qu'ils étaient en train d'écrire une nouvelle page dans l'histoire mondiale de l'enseignement supérieur. En premier lieu, ils ont créé des émules puisque plusieurs entreprises commerciales (*Times Higher Education* – THE, *US News and World Report*, *Quacquarelli Symonds* – QS) et agences gouvernementales (Russie, Taiwan) les ont copiés en lançant leur propre classement international. En second lieu, ils ont eu une profonde influence sur le comportement de nombreux acteurs liés directement ou indirectement au monde de l'enseignement supérieur : étudiants en quête des universités les plus prestigieuses pour poursuivre leurs études, chefs d'entreprise soucieux de recruter les diplômés des meilleures universités, et surtout leaders universitaires de plus en plus obsédés par la position de leur institution dans les différents classements internationaux. Et finalement ils ont servi à convaincre un nombre croissant de chefs d'État d'octroyer des moyens financiers importants pour le développement d'universités de rang mondial qui représenteraient dignement le niveau intellectuel et scientifique des pays en question.

Au cours des dix dernières années, plusieurs auteurs se sont attachés à disséquer la méthodologie des classements d'universités pour en démonter les failles méthodologiques. D'autres ont étudié l'impact de ces classements, se penchant notamment sur les stratégies de transformation des universités cherchant à monter dans les classements, ainsi que sur les « initiatives d'excellence » adoptées par les pays soucieux de revitaliser leur système universitaire estimé insuffisamment performant. Mais aucun, à ce jour, n'a réussi ce que le professeur Leprévost a entrepris avec son ouvrage passionnant sur les « universités et civilisations ». Non seulement il a disséqué la méthodologie des principaux classements et analysé soigneusement certaines des initiatives d'excellence, celle de la Russie en particulier, mais il est le premier à avoir

replacé la course à l'excellence académique provoquée par les classements d'universités dans un contexte plus global. En effet, une des contributions les plus intéressantes de ce nouvel ouvrage est l'analyse de la relation entre l'évolution des politiques universitaires et le contexte politique, économique et culturel des civilisations au sein desquelles elles ont évolué.

L'auteur de cet ouvrage très bien documenté, le professeur Leprévost, ancien vice-recteur de l'Université du Luxembourg (institution qui a connu une trajectoire impressionnante malgré son jeune âge), lance au lecteur le défi d'examiner l'évolution récente des grandes universités de recherche dans le contexte du choc des grandes civilisations étudié soigneusement par Samuel Huntington dans son livre de 1996 sur le « choc des civilisations ». Examiner les stratégies d'université sous l'angle des civilisations est une approche originale qui permet de replacer l'impact des classements internationaux dans un contexte géopolitique pertinent et de comprendre plus facilement la diversité de réactions nationales par rapport aux enjeux géopolitiques. La question fondamentale que pose l'auteur est de savoir si le dynamisme des grandes universités est un indicateur adéquat de la vitalité intellectuelle des civilisations dont elles sont issues.

Cette approche analytique originale donne un éclairage nouveau à la montée en puissance des universités chinoises, à la perte de vitesse des universités publiques américaines de plus en plus privées de ressources de la part des États qui les financent, au déclin des universités japonaises peu enclines à jouer la carte de l'internationalisation, aux efforts des universités françaises et allemandes pour se rehausser dans les classements, ou à l'absence des universités indiennes, africaines (à l'exception de l'Afrique du Sud) et d'Amérique latine. Dans ce contexte, le professeur Leprévost consacre un chapitre captivant à la Russie, étudiant dans le détail l'initiative « 5-100 » visant à placer cinq universités parmi les cent premières du monde. Ce chapitre apporte un éclairage intéressant sur le bilan des investissements opérés par le gouvernement russe et les caractéristiques du système universitaire hérité de l'époque soviétique qui entravent le développement des universités russes, telles que la séparation entre les académies de recherche et les universités, et les modalités de gouvernance reflétant une mentalité de contrôle de la part des autorités nationales.

Cet ouvrage sur le « choc des universités » évoque un monde de compétition accrue et une rupture avec un long passé de coopération, d'échanges et de collaborations entre les institutions académiques et les enseignants-chercheurs qui les peuplent. Il interpelle le lecteur avec une série de questions-clés sur l'évolution des systèmes d'enseignement supérieur et le rôle des universités dans les sociétés contemporaines : est-ce que les classements internationaux sont un thermomètre révélateur d'une nouvelle géostratégie du savoir ? Quel est le rôle des universités d'avant-garde ?

Dans quelle mesure les initiatives d'excellence font-elles partie de la panoplie d'actions stratégiques déployées par les pays pour maintenir ou améliorer leur position dans le concert des nations ? L'évolution du classement des meilleures universités donne-t-elle un éclairage sur la vitalité des civilisations auxquelles elles appartiennent ? Pour répondre à ces questions, le professeur Leprévost passe en revue les raisons qui poussent certains pays à investir dans leurs universités à la recherche d'un nouveau leadership intellectuel et économique : désir de puissance politique, définition de l'enseignement supérieur comme industrie, efforts de diversification de l'économie, et ambition de s'appuyer de plus en plus sur l'économie du savoir comme moteur du développement.

Les réponses que propose cet ouvrage sont organisées en trois grandes parties. Le professeur Leprévost repère tout d'abord les universités de pointe sur la base des résultats dans les principaux classements internationaux. Il examine ensuite leur position géographique dans le cadre des sept grandes civilisations définies par Samuel Huntington. Après un détour très instructif par la Russie, il se penche finalement sur le rôle des universités de pointe dans les sociétés contemporaines et sur le tiraillement provoqué par la tension entre la logique traditionnelle de la contribution au bien public et les distorsions introduites par la nouvelle conception de l'éducation comme un investissement privé.

Le professeur Leprévost termine son ouvrage par une incursion dans le monde de la littérature, évoquant tour à tour Paul Valéry, Virginie Despentes, Ian Manook et Michel Houellebecq. Cette dernière boucle est une manière inédite d'illustrer à travers quelques citations bien choisies l'évolution de la société contemporaine et de ses universités sous le poids des tendances démographiques et du changement technologique se traduisant par l'automatisation et la robotisation croissantes des processus de production. Je vous invite à vous laisser séduire par cet ouvrage original qui nous peint avec un talent d'écriture indéniable un tableau des classements internationaux et de l'enseignement supérieur, mélangeant avec adresse la géopolitique, le monde des universités et les belles-lettres.

Jamil SALMI

Expert international en transformation des universités
Professeur émérite en politiques d'enseignement supérieur
à l'Université Diego Portales (Santiago du Chili)

Avant-propos

Éléments de la genèse

« Ailleurs » est un mot plus beau que « demain ».

Paul Morand

– Où c’est-y que tu vas aller ? demanda le gamin.
– Le plus loin que je pourrai, pour rentrer quand le vent tournera.
Faudrait que je sois au large avant qu’il fasse jour.

Ernest Hemingway (1952b, p. 12)

Les premières idées de ce travail ont été couchées sur papier en 2016 alors que je vivais à Saint-Pétersbourg en Russie. Le projet initial était de faire un article sur les universités russes en ne regardant que le classement international établi par *Times Higher Education*. De nombreuses notes de bas de page en émaillaient déjà le contenu ; la pertinence de se limiter au seul classement de *Times* devenait moins prégnante. La participation à un *workshop* au MIT à Boston et à une conférence à Berkeley m’ont alors conduit à repenser les choses. La réflexion s’affina au fur et à mesure que cet article enflait (sans toutefois garantir le transfert des proportions). Certaines idées apparaissaient spécifiques au contexte russe, alors que d’autres prenaient un tour plus générique. L’article devenait un court mémo. Puis l’idée de faire un livre s’est immiscée, avec les hésitations et doutes que suppose un tel engagement de longue haleine.

Alors, tant qu’à faire un livre, faisons-en un court et compact pour préserver notre souffle. L’ouvrage continuait de s’enrichir de nouvelles incises et notes de bas de page au fur et à mesure que d’anciennes migraient et mutaient en des esquisses de nouveaux paragraphes et de nouveaux chapitres. Je visais au maximum les 26 000 mots du *Vieil Homme et la Mer* (Hemingway 1952b). La comparaison avec Hemingway s’arrête là : j’ai débordé.

Après une dérive sur près de 66 000 mots, il faut savoir s'arrêter. Cela n'implique pas seulement d'écrire le mot fin (ou pause). Cela signifie aussi de choisir le titre et le sous-titre. Ce n'est pas le plus simple, d'autant plus qu'il s'agit de faire converger les désirs de l'auteur avec ceux de l'éditeur. Finalement « universités et civilisations » résume assez bien la substance du livre. Le confort commande de prendre un sous-titre prudemment neutre. Un choix différent a été opéré en pondérant pour moitié cette neutralité prudente du sous-titre par une amorce moins consensuelle, puisqu'il évoque la concurrence que se livrent les universités de classe mondiale et ses relations avec la géopolitique menée par les nations où elles opèrent. Le sous-titre est également le résultat d'un compromis entre l'auteur et l'éditeur, puisque le premier penchait initialement pour « le choc des universités ? », autrement dit une transposition dans le contexte des universités du titre d'un article de Samuel Huntington, célèbre en son temps. En effet, un livre de Huntington au titre quasi mimétique de celui de son article (à la différence on ne peut plus signifiante de la disparition du signe « ? ») sert de fil rouge au présent travail. Qu'il me soit permis, avec humilité, d'exprimer respect et reconnaissance pour l'analyse de Huntington, dont la pertinence (dépourvue de rides) reste vivace aujourd'hui. Bien que l'univers feutré des universités ne soit guère friand de chocs, de nombreux pays en ont pourtant connu un sévère au vu des positions de leurs universités dans le premier classement de Shanghai en 2003. Il sera beaucoup question de classements dans cet ouvrage, et donc de hiérarchie et de concurrence académique. La géopolitique dont il est également question est naturellement de portée limitée, certes, mais substantielle néanmoins, dans la mesure où elle interroge les liens entre universités d'élite et leadership au-delà de la seule sphère académique. Ces choses seront précisées ultérieurement, mais enfin, je souhaitais dès maintenant esquisser le pourquoi des mots. En résumé, « concurrence académique mondiale et géopolitique » est un sous-titre dont la consonance académique amortit le choc, et qui présente également l'avantage de faire écho à certains travaux connexes notamment de P. Altbach, d'E. Hazelkorn ou de J. Salmi auxquels il sera fait référence ultérieurement.

Le lecteur (méthodique) entame traditionnellement un ouvrage par son avant-propos. Or, l'avant-propos, comme c'est ici le cas, est souvent la dernière chose que rédige l'auteur (avant de s'atteler au « polissage » du texte et aux discussions éditoriales). Il y explique certains choix, y couche ses dernières pensées et partage ses interrogations plus ou moins mélancoliques sur ce qu'il adviendra après, alors qu'un vide existentiel commence à pointer le bout de son nez.

Après la préface, que Jamil Salmi m'a fait l'honneur de rédiger, l'ouvrage s'ouvre sur une citation. Cette phrase de Paul Morand suffirait à répondre par une pirouette à « l'après ». Elle touche cependant un plan personnel plus substantiel. Elle traduit par exemple ce qui m'a conduit à accepter des responsabilités hors de France,

des postes où je pouvais agir, construire et forger, alors que de telles opportunités dans mon pays natal auraient (du moins à l'époque) pris un temps trop long, revêtu des formes trop fades, et été sujettes à des aléas trop forts. Puis, de là, à m'exposer avec curiosité à des modes de pensée et des réalités très variés, exprimés dans de multiples langues dans de nombreux pays sur différents continents. Cet « ailleurs » donne une expérience et un vécu pour lesquels je suis reconnaissant. Pas uniquement parce qu'ils alimentent cet ouvrage. Que « ailleurs » soit plus beau que « demain » n'a jamais significé pour moi que « hier » était à bannir ni *a fortiori* à oublier le pays qui m'a vu naître, et dont je participe. En contre-pied d'un poncif contemporain – d'ailleurs fruit paradoxal (et souvent méconnu) de la rencontre de la globalisation avec Karl Marx –, je ne suis pas citoyen du monde, ne serait-ce que parce que personne ne l'est. Certains le prétendent, voilà tout. En parlant de phénomènes importants dans des pays phares de civilisations, en parlant du dynamisme des uns et des faiblesses ou incohérences des autres, en montrant ce qui se passe ailleurs, comment et avec quel impact, cet ouvrage tourne aussi autour de la France¹.

Qu'advient-il après cet ouvrage ? Ce travail sera peut-être repris un jour. Un premier mode de révision de cet ouvrage serait bien entendu d'en actualiser les chapitres. Un deuxième mode, compatible avec le premier et favorisé par l'architecture « modulaire » du livre, serait de l'étoffer par de nouveaux chapitres ciblés sur certains pays non pleinement traités ici, ou sur certaines civilisations. Il conviendrait de trouver alors un équilibre entre priorité et tentation. En effet, les civilisations et leurs pays phares (dans un sens qui sera donné plus loin) ou leurs pays importants ne sont ni également prioritaires en général, ni également tentants pour moi en particulier. En cas de divergence entre les intensités des deux notions – pays phare/pays important tentant mais non prioritaire *versus* pays phare/pays important prioritaire mais moins tentant –, je donnerai(s) probablement à la nature ses droits et donc la primauté à la tentation sur la priorité. Un troisième mode serait de se saisir de certaines notes de bas de page ou d'incises et de les promouvoir au statut de nouveaux chapitres, voire de nouveaux livres. Les sujets abondent en effet. Il serait ainsi utile de conduire des études – comparées pour certaines – sur les modèles de financement des universités et sur la question liée de la dette² des étudiants ; sur l'impact sociétal et les évolutions globales des universités axées sur la transmission du savoir et non pas sur sa création ; sur les classements thématiques des universités de pointe, notamment en regardant les pays qui investissent massivement dans les technologies de « deep learning », d'intelligence artificielle et dans les capacités de stockage de données ; sur les systèmes universitaires nationaux³ (où l'on verrait probablement qu'un certain nombre de petits pays s'en sortent bien, voire très bien) ; sur l'évaluation et l'accréditation des structures universitaires et de recherche (un sujet distinct mais connexe de celui qui nous occupe ici) ; sur l'influence de l'idéologie du « bien » et sur l'emprise du « politiquement correct » au sein des universités et du monde académique occidentaux ou encore

aborder en profondeur le défi que le lecteur découvrira en fin de cet ouvrage. Du recul sera également nécessaire pour évaluer l'impact sur le fonctionnement durable des universités d'une crise durable de la COVID-19, sujet sur lequel il est trop tôt, à mon sens, pour se prononcer.

On verra.

Quoi qu'il advienne, de l'été 2019 où ont alterné canicule et trombes d'eau au printemps et à l'été 2020 placés sous le signe du coronavirus, le peaufinage de ce livre s'est déroulé avec enthousiasme et sans mélancolie aucune. Mon mariage en Normandie avec Anna y est pour beaucoup.